

JULIET  
SCHLUNKE

Pourquoi  
partir ?  
Le rêve australien

## Port de Hambourg, 1838

« Il y avait maints pleurs, des cris et des lamentations. Des enfants et leurs parents se séparaient pour la vie, des frères laissaient leurs sœurs, et même des maris quittaient leurs femmes et leurs enfants.

Quand les ancres furent levées, nous nous assîmes sur le pont et nous chantâmes un hymne joyeux pendant que les bateaux commençaient à glisser hors du port.

Quels adieux! Toutes ces mains qui s'agitaient, les bruits, les hurlements... c'était vraiment indescriptible! »

Johann Christian Schubert  
*Émigrant allemand qui partait vers l'Australie*

## Prologue

La plupart des gens pensent que l'Australie fut fondée par les Anglais pour se débarrasser du trop-plein de leurs prisons. C'est vrai en grande partie ; les colonies de Sydney, Brisbane, Melbourne et Hobart furent au commencement peuplées par des *convicts*, souvent des pauvres gens qui avaient volé une baguette de pain, vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle. Suivirent des émigrants libres, majoritairement des Britanniques, et au début du 19<sup>e</sup> siècle, la colonie devenait une destination populaire pour les aventuriers de toutes classes. Mais personne ne parle d'un groupe minoritaire mais important d'émigrés : les Allemands.

À partir de 1838, des groupes d'Allemands commencèrent à partir pour l'autre bout du monde, ne sachant pas ce qui les attendait,

mais presque sûrs de ne jamais revoir leur patrie.

Pourquoi donc fuyaient-ils ?

En Prusse, à partir de 1830, le romantisme était en vogue. L'expression des émotions fleurissait, surtout les sentiments religieux. Le roi Friedrich Wilhelm III se voyait comme le père bienveillant mais suprême de son peuple. Il était le chef de l'église et très pieux. Il voulait introduire la tolérance religieuse – ce qui gommerait les petites différences entre les factions dans un amour fraternel universel –, si nécessaire, cette tolérance serait imposée par la force.

Le roi n'autorisait plus l'indépendance politique et religieuse.

Il introduisit alors une nouvelle église universelle prussienne combinant le Calvinisme et le Luthérianisme. Enthousiaste, le roi compila lui-même un nouveau livre de culte et commanda qu'il soit utilisé dans toutes les églises réformées.

Un nombre croissant de luthériens protestaient : leurs doctrines, différentes, étaient ainsi menacées. Ils réclamaient le droit de rester à l'écart de cette nouvelle église et de

maintenir leur culte comme ils l'avaient fait depuis des siècles.

Friedrich Wilhelm III était déterminé à imposer son église et très agacé par les luthériens intégristes qui menaçaient le succès de son projet.

Quand les méthodes de persuasion échouèrent, les autorités eurent recours à la force. Les congrégations qui conduisaient des services en secret avaient de grosses amendes. S'ils ne pouvaient les payer, les biens des luthériens étaient saisis, réduisant ainsi un grand nombre d'entre eux à la pauvreté.

La police les surveillait de près et beaucoup de fidèles et leurs pasteurs furent jetés en prison.

Les luthériens, désespérés, revendiquèrent leur droit à émigrer.

En 1836, un nombre alarmant de demandes d'émigration était parvenu auprès des gouvernements de Posen, Silésie, Poméranie et Brandebourg. Pendant deux ans ces permis furent bloqués ; en effet le gouvernement ne voulait pas donner l'impression, au vu d'une émigration massive, qu'il oppressait

les croyances. Toutes sortes de conditions furent demandées aux émigrants prospectifs ; parmi elles, la nécessité pour chaque groupe d'être accompagné de leur pasteur. Enfin, à l'automne 1837, la permission d'émigrer fut approuvée en principe.

Le pasteur Kavel conduisit le premier exode. Il prit contact avec un financier anglais, George Fife Angas, qui était en train d'organiser le premier établissement de colons libres en Australie du Sud, dont la capitale devint Adélaïde. Après deux ans de négociations, le vendredi 8 juin 1838, deux péniches s'engagèrent sur le beau fleuve Oder chargées de deux cents émigrants. Pendant leur lent voyage vers le port de Hambourg, ils entonnèrent des hymnes joyeux, à la surprise des nombreuses personnes qui les voyaient passer. Ils embarquèrent sur le navire *Le Prince George*, le 8 juillet 1838. Au début, des passagers eurent le mal de mer, puis ils s'habituaient aux conditions et aux hautes températures sans trop de peine. Au passage de l'Afrique du Sud, ils furent pris dans un orage violent,

mais après le Cap de Bonne Espérance, des vents favorables les poussèrent rapidement vers l'Australie. Ils débarquèrent dans le port d'Adélaïde le dimanche 18 novembre. Quatorze passagers du *Prince George* avaient péri durant le voyage.

Les luthériens trouvèrent une colonie non développée : aucune provision n'avait été faite pour recevoir les nouveaux arrivants et leur donner de l'emploi. Le temps était chaud et sec et ils remarquèrent des feux dans les collines. Tout était différent : les arbres, les oiseaux, le ciel nocturne ; c'était une autre planète. Ils se sentirent désemparés, ne connaissant ni le langage ni les coutumes du pays.

Néanmoins, après quelques semaines de campement, un anglais, Flaxman, les conduisit à quelques miles au nord pour les installer sur les terres de Fife Angas, et sur les rives du fleuve Torrens. Ils baptisèrent leur nouveau village Klemzig (comme leur village d'origine) et bientôt ils construisirent des maisons et commencèrent leurs jardins, en dépit de la dureté de la terre et du manque d'eau.

Ensuite, d'autres vaisseaux arrivèrent, notamment *Le Zebra*, dont le capitaine, Dirk Meinerts Hahn, aida les émigrés à obtenir des terrains dans les collines autour d'Adélaïde. Pour lui montrer leur gratitude, les Allemands nommèrent leur village Hahndorf.

Ces nouveaux arrivants plantèrent les premières vignes, et bientôt la vallée Barossa, à une vingtaine de kilomètres d'Adélaïde, devint une importante région de vignobles. Avec le temps, certains groupes d'entre eux se déplacèrent vers d'autres régions, toujours accompagnés de leurs pasteurs, pour former de nouvelles communautés luthériennes. Mon arrière-grand-père, Andreas Schlunke, était parmi eux, ainsi que les arrières grands-parents de ma mère. Son petit-fils Eric, mon père, a hérité de notre ferme Rosenthal où il a continué à cultiver du blé et à élever des moutons. Néanmoins, il était doué pour l'écriture et devint un auteur reconnu, avec plusieurs volumes de nouvelles publiés. Il écrivit un récit sur l'établissement de nos ancêtres allemands qui immigrèrent en

Australie. Ce roman, intitulé *Rosenthal*, fut publié dans le journal *The Sydney Morning Herald*, en feuilleton, en 1939, juste avant la déclaration de guerre contre les Allemands. En me basant sur les écrits de mon père, j'ai voulu poursuivre la transmission de l'histoire de ces migrants allemands en Australie, leurs aventures et les difficultés d'intégration qu'ils ont connues. J'espère que j'ai pu rendre justice à son œuvre et à sa mémoire.

## Chapitre 1

Andreas fut le premier Schlunke qui devint propriétaire de notre ferme Rosenthal. Il est arrivé en Australie, jeune homme, un parmi la foule d'émigrants allemands partis au milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Ils ont quitté leur patrie pour obtenir la liberté de conscience. Dans leur nouveau pays, la religion est devenue l'axe de leurs vies.

Le village allemand entier, dont Andreas faisait partie, s'est établi d'abord en Australie du Sud. Ils ont construit des villages sur le même modèle que leurs communautés paysannes en Allemagne. Chaque homme cultivait un long terrain derrière son cottage ; les champs pour les bêtes étaient mis en communs.

Les fermiers australiens ont dû s'esclaffer

en voyant le bouvier sonner sa corne dans la rue chaque matin. La traite se faisait en vitesse, et les vaches, qui avaient été nourries et couchées la veille dans des hangars remplis de paille, étaient ensuite laissées aux soins du bouvier.

Évidemment, les Allemands avaient amené leurs pasteurs luthériens avec eux. Tant qu'ils purent, ils construisirent des églises et des écoles confessionnelles. Le pasteur était un homme respecté. Très souvent il était le seul homme instruit du village ; il lui incombait de traiter avec le gouvernement et les autorités locales, utilisant un anglais de base. Cela lui accordait beaucoup de prestige. Mais son grand pouvoir venait de sa fonction de chef d'une église strictement fondamentale.

Les fidèles croyaient dans l'inspiration verbale et l'interprétation de la Bible que Luther avait faite.

L'église ne revendiquait pas des pouvoirs séculiers, mais elle influençait toutes les activités. Elle avait le droit de discipliner ses membres ; les différends étaient réglés par des comités nommés par l'église. Un

membre qui avait commis un gros péché était admonesté trois fois, selon la manière apostolique. Si cette personne persistait dans l'erreur, elle était expulsée de l'église. C'était l'ultime disgrâce, puisqu'elle comprenait non seulement l'ostracisme social, mais la damnation éternelle.

Néanmoins, la porte était toujours ouverte pour un repentant sincère.

Malgré leur religion stricte et les épreuves terribles (par exemple le cas d'une famille de neuf personnes qui avait vécu pendant un temps dans le tronc vidé d'un énorme eucalyptus), ils s'amusaient de temps en temps. Parfois, le soir, ils se réunissaient pour chanter leurs belles mélodies folkloriques très poignantes, vu leur situation. Et un mariage donnait l'occasion d'une célébration générale. Cela pouvait durer plusieurs jours, selon la quantité de vin (du bon vin produit par leurs propres soins) que le mari fournissait. Beaucoup des convives s'enivraient sans vergogne.

Mais bientôt les colons se rendirent compte de l'impossibilité de fonder un village paysan allemand typique en Australie.

Alors ils adaptèrent leurs méthodes à leur pays d'adoption. Les villages furent démantelés ou devinrent les centres commerciaux des nouvelles communautés. Les Allemands déménagèrent, toujours en groupes, dans d'autres districts ou vers les autres états.

Puisqu'il était jeune en arrivant, Andreas s'adaptait à ce nouveau pays plus vite que la majorité de ses compatriotes. En 1870, à l'âge de vingt-cinq ans, il partit avec d'autres jeunes hommes pour les terres à blé fraîchement ouvertes dans la Nouvelle-Galles du Sud, considérée comme un Eldorado.

Le rêve devint réalité pour Andreas et ses compagnons ; ils obtinrent du travail dans les grandes fermes (les *stations*) dans le sud-ouest de l'état.

Andreas trouva un emploi dans une *station* dont le propriétaire se nommait Simpson. C'était un frimeur qui possédait des chevaux de course, il pouvait boire plus d'alcool que tous les hommes dans un rayon de cinquante miles. Cependant c'était un homme futé, avec des petits yeux gris et froids. Il a tout de suite apprécié Andreas pour son intelli-

gence, son ambition et sa force physique. Voyant qu'il pouvait lui être utile, il le nomma gérant de sa propriété.

Ayant constaté qu'Andreas était efficace et digne de confiance, Simpson commença à s'absenter pendant des mois pour assister aux courses de chevaux à Sydney et Melbourne, et aussi pour s'amuser.

Comme Andreas devint vite expert en gestion de la *station*, il ne pensait pas rester simple employé. Il voulait avoir sa propre ferme et commençait à mettre de l'argent de côté. Après trois ans de travail pour Simpson, la *station* voisine fut divisée en parts qui furent mises en vente.

Mais Andreas n'avait pas assez d'argent pour prendre un lot, qu'on appelait « selections ». Un jour, au crépuscule, Simpson surprit Andreas en train de regarder les terres environnantes avec envie et regret.

« Songez-vous acheter une sélection, Schlunke ?

– Si c'était le cas, ça serait ce lot là-bas. C'est de la bonne terre.

– Vous avez raison, renchérit Simpson. Il ne me déplairait pas de l'acheter moi-même.

– Vous n'avez pas plus de chances de l'acheter que moi » répondit Andreas qui connaissait bien les lois concernant la vente des sélections. Les grands propriétaires avaient interdiction d'acheter, l'idée étant de donner une chance à des fermiers qui cultiveraient les terres comme il faut.

« Ah, on ne sait jamais, dit Simpson en lançant un regard calculateur à Andreas. Peut-être nous pourrions l'acquérir ensemble... » Simpson s'esclaffa en voyant la surprise d'Andreas. Il adopta une manière de bonhomie condescendante.

« Et si je vous prêtais l'argent pour l'acheter? » Andreas n'osa pas se réjouir ; il n'y croyait pas. Il fixa intensément Simpson qui, détournant son regard, ajouta d'un ton sec :

« Vous ne seriez pas obligé de me rembourser. Quand vous aurez travaillé et amélioré le lot, vous pourriez faire semblant de me le vendre. »

Simpson remarqua avec amusement la déception d'Andreas.

« Beaucoup de gens font pareil. Réfléchissez. » Il remonta à cheval et s'en alla avec un geste désinvolte.

Andreas était perplexe. Son honnêteté était révoltée à l'idée de conspirer avec Simpson contre la loi. Mais l'idée que Simpson voulait ce lot – lui qui possédait déjà vingt mille acres et qui ne les travaillait qu'à moitié – l'agaçait fortement.

S'il refusait sa proposition, il savait que Simpson trouverait quelqu'un d'autre pour arriver à ses fins.

Il ne supportait pas la pensée qu'un autre homme puisse devenir le propriétaire de cette terre qu'il désirait tant. C'était mieux de posséder nominalelement ce lot pour quelques années, plutôt que le laisser tomber dans les mains d'autrui.

Enfin, il accepta la proposition.

Simpson lui prêta officiellement de l'argent. Dès qu'Andreas eut obtenu la terre, il le payait pour la défricher et la faire fructifier. Il travaillait très dur ; se levait chaque matin à quatre heures trente et après son souper, faisait la ronde des feux qui brûlaient les arbres et arbustes coupés. Il rentrait rarement avant vingt-trois heures.

Simpson était satisfait. Andreas se comportait

comme le vrai propriétaire ; ceci balayait les soupçons et en même temps ajoutait à la valeur du lot. Il laissa Andreas y rester trois ans. La dernière année, Simpson partit pour un long séjour en Angleterre, et quand il revint, décida qu'il était temps de prendre possession du lot.

Mais pendant cette période, l'obsession d'Andreas avec cette terre s'était transformée en passion. Il était en symbiose avec la terre, son corps en faisait partie intégrale. Se séparer d'elle serait pire que de trancher une de ses mains. Quand Simpson arriva à la propriété, il fut très surpris de voir le travail d'Andreas et fut surtout impressionné par un grand beau champ de blé.

Andreas était en train de brûler le bois du défrichage, habillé de vieux habits de travail, et noir de charbon. Du haut de son cheval pure race, au travers d'un sourire narquois, Simpson s'adressa à son ouvrier. « Je cherche une belle ferme de mille acres à acheter. Vous voulez combien pour celle-là ? »

Andreas jeta une branche au feu et fit face à son patron.